

la forêt de Némée, où ses généraux instituèrent des jeux, qu'on célèbre encore aujourd'hui avec la plus grande solennité ¹. Après avoir passé l'Isthme de Corinthe, elle se rendit en Béotie, et força les troupes d'Étéocle à se renfermer dans les murs de Thèbes ².

Les Grecs ne connoissoient pas encore l'art de s'emparer d'une place défendue par une forte garnison. Tous les efforts des assiégeans se dirigeoient vers les portes; toute l'espérance des assiégés consistoit dans leurs fréquentes sorties. Les actions qu'elles occasionnoient, avoient déjà fait périr beaucoup de monde, de part et d'autre; déjà le vaillant Capanée venoit d'être précipité du haut d'une échelle, qu'il avoit appliquée contre le mur ³; lorsque Étéocle et Polynice résolurent de terminer entre eux leurs différends ⁴. Le jour pris, le lieu fixé, les peuples en pleurs, les armées en silence, les deux princes fondirent l'un sur l'autre; et après s'être percés de coups, ils rendirent les derniers soupirs, sans pouvoir assouvir leur rage. On les porta sur le même bûcher; et dans la vue d'exprimer, par une image effrayante, les sentimens qui les avoient animés pendant leur vie, on supposa que la flamme, pénétrée de leur haine, s'étoit divisée, pour ne pas confondre leurs cendres.

¹ Apollod. lib. 3. p. 189. p. 729.

Argum. in nem. Pind. p. 319.

³ Diod. lib. 4. p. 268.

⁴ Apollod. lib. 3. p. 193.

² Pausan. lib. 9. c. 9.

Créon, frère de Jocaste, fut chargé, pendant la minorité de Laodamas, fils d'Étéocle, de continuer une guerre qui devoit, de jour en jour, plus funeste aux assiégeans, et qui finit par une vigoureuse sortie que firent les Thébains. Le combat fut très-meurtrier; Tydée et la plupart des généraux Argiens y périrent. Adras-te, contraint de lever le siège, ne put honorer par des funérailles, ceux qui étoient restés sur le champ de bataille ¹; il fallut que Thésée interposât son autorité, pour obliger Créon à se soumettre au droit des gens, qui commençoit à s'introduire ².

SECONDE GUERRE DE THEBES, OU GUERRE DES EPIGONES.

La victoire des Thébains ne fit que suspendre leur perte. Les chefs des Argiens avoient laissé des fils dignes de les venger. Dès que les temps furent arrivés *, ces jeunes princes, parmi lesquels on voyoit Diomède, fils de Tydée, et Sthénélus, fils de Capanée, entrèrent, à la tête d'une armée formidable, sur les terres de leurs ennemis.

On en vint bientôt aux mains; et les Thébains ayant perdu la bataille abandonnèrent la

¹ Diod. ibid. Apollod. p. 94. Plut. in Thes. t. 1. ibid. p. 195. p. 14.

² Isoc. in panathen t. 2. * Eu 1319 avant J. C. p. 269. Pausan. lib. 1. c. 38.

ville, qui fut livrée au pillage ¹. Thersander, fils et successeur de Polynice, fut tué quelques années après, en allant au siège de Troie. Après sa mort, deux princes de la même famille régnerent à Thèbes; mais le second fut tout-à-coup saisi d'une noire frénésie; et les Thébains, persuadés que les Furies s'attacheroient au sang d'Œdipe, tant qu'il en resteroit une goutte sur la terre, mirent une autre famille sur le trône. Ils choisirent, trois générations après, le gouvernement républicain, qui subsiste encore parmi eux ².

Le repos dont jouit la Grèce, après la seconde guerre de Thèbes, ne pouvoit être durable. Les chefs de cette expédition revenoient couverts de gloire; les soldats, chargés de butin. Les uns et les autres se montroient avec cette fierté que donne la victoire; et racontant à leurs enfans, à leurs amis, empressés autour d'eux, la suite de leurs travaux, et de leurs exploits, ils ébranloient puissamment les imaginations, et allumoient dans tous les cœurs la soif ardente des combats. Un événement subit développa ces impressions funestes.

GUERRE DE TROIE.

Sur la côte de l'Asie, à l'opposite de la Grèce, vivoit paisiblement un prince, qui ne

¹ Pausan. lib. 9. c. 5. p. 269.

p. 722. Apollod. lib. 3. c. ² Pausan. lib. 9. p. 723. 38. p. 197. Diod. lib. 4.

comptoit que des souverains pour aïeux, et qui se trouvoit à la tête d'une nombreuse famille, presque toute composée de jeunes héros. Priam régnoit à Troie; et son royaume, autant par l'opulence, et par le courage des peuples soumis à ses lois, que par ses liaisons avec les rois d'Assyrie ¹, répandoit en ce canton de l'Asie, le même éclat que le royaume de Mycènes dans la Grèce.

La maison d'Argos, établie en cette dernière ville, reconnoissoit pour chef Agamemnon, fils d'Atrée. Il avoit joint à ses états, ceux de Corinthe, de Sicyone, et de plusieurs villes voisines ². Sa puissance, augmentée de celle de Ménélas son frère, qui venoit d'épouser Hélène, héritière du royaume de Sparte, lui donnoit une grande influence sur cette partie de la Grèce, qui, de Pélops, son aïeul, a pris le nom de Péloponèse.

Tantale, son bisaïeul, régna d'abord en Lydie; et, contre les droits les plus sacrés, retint dans les fers un prince Troyen, nommé Gany-mède. Plus récemment encore, Hercule, issu des rois d'Argos, avoit détruit la ville de Troie, fait mourir Laomédon, et enlevé Hésione sa fille.

Le souvenir de ces outrages restés impunis, entretenoit dans les maisons de Priam et d'Agamemnon, une haine héréditaire et implacable,

¹ Plat. de leg. lib. 3. ² Strab. lib. 8. p. 372. t. 2. pag. 685.

aigrie de jour en jour par la rivalité de puissance, la plus terrible des passions meurtrières. Paris, fils de Priam, fut destiné à faire éclore ces semences de divisions.

Paris vint en Grèce, et se rendit à la cour de Ménélas, où la beauté d'Hélène fixoit tous les regards. Aux avantages de la figure, le prince Troyen réunissoit le désir de plaire¹, et l'heureux concours des talens agréables. Ces qualités, animées par l'espoir du succès, firent une telle impression sur la reine de Sparte, qu'elle abandonna tout pour le suivre. Les Atrides voulurent en vain obtenir par la douceur une satisfaction proportionnée à l'offense; Priam ne vit dans son fils, que le réparateur des torts que sa maison et l'Asie entière avoient éprouvés de la part des Grecs², et rejeta les voies de conciliation qu'on lui proposoit.

A cette étrange nouvelle, ces cris tumultueux et sanguinaires, ces bruits avant-coureurs des combats et de la mort, éclatent et se répandent de toutes parts. Les nations de la Grèce s'agitent comme une forêt battue par la tempête. Les rois dont le pouvoir est renfermé dans une seule ville, ceux dont l'autorité s'étend sur plusieurs peuples, possédés également de l'esprit d'héroïsme, s'assemblent à Mycènes. Ils jurent de reconnoître Agamemnon pour chef de l'entreprise, de venger Ménélas, de réduire

¹ Homer. *Iliad.* lib. 3. v. 39. ² Herod. lib. 1. cap. 1.

re Ilium en cendres. Si des princes refusent d'abord d'entrer dans la confédération, ils sont bientôt entraînés par l'éloquence persuasive du vieux Nestor, roi de Pylos; par les discours insidieux d'Ulysse, roi d'Ithaque; par l'exemple d'Ajax, de Salamine; de Diomède, d'Argos; d'Idoménée, de Crète; d'Achille, fils de Pélée, qui regnoit dans un canton de la Thessalie, et d'une foule de jeunes guerriers, ivres d'avance des succès qu'ils se promettent.

Après de longs préparatifs, l'armée, forte d'environ cent mille hommes¹, se rassembla au port d'Aulide; et près de douze cents voiles la transportèrent sur les rives de la Troade.

La ville de Troie, défendue par des remparts et des tours, étoit encore protégée par une armée nombreuse², que commandoit Hector, fils de Priam; il avoit sous lui, quantité de princes alliés, qui avoient joint leurs troupes à celles des Troyens³. Assemblées sur le rivage, elles présentoient un front redoutable à l'armée des Grecs, qui, après les avoir repoussées, se renfermèrent dans un camp, avec la plus grande partie de leurs vaisseaux.

Les deux armées essayèrent de nouveau leurs forces; et le succès douteux de plusieurs combats, fit entrevoir que le siège traîneroit en longueur.

¹ Homer. *Iliad.* lib. 2. v. 562. ² Id. lib. 2. v. 876; lib. 10. v. 434.
v. 494. etc. Thucyd. lib. 1. ³ Id. lib. 2. v. 876; lib. 10. v. 434.

² Homer. *Iliad.* lib. 8.

Avec de frêles bâtimens, et de foibles lumières sur l'art de la navigation, les Grecs n'avoient pu établir une communication suivie entre la Grèce et l'Asie. Les subsistances commencèrent à manquer. Une partie de la flotte fut chargée de ravager ou d'ensemencer les îles et les côtes voisines; tandis que divers partis dispersés dans la campagne, enlevoient les récoltes et les troupeaux. Un autre motif rendoit ces détachemens indispensables. La ville n'étoit point investie: et comme les troupes de Priam la mettoient à l'abri d'un coup de main, on résolut d'attaquer les alliés de ce prince, soit pour profiter de leurs dépouilles, soit pour le priver de leurs secours. Achille portoit de tous côtés le fer et la flamme¹; après s'être débordé comme un torrent destructeur, il revenoit avec un butin immense, qu'on distribuoit à l'armée, avec des esclaves sans nombre, que les généraux partageoient entre eux.

Troie étoit située au pied du mont Ida, à quelque distance de la mer; les tentes et les vaisseaux des Grecs occupoient le rivage; l'espace du milieu étoit le théâtre de la bravoure et de la férocité: les Troyens et les Grecs, armés de piques, de massues, d'épées, de flèches et de javelots, couverts de casques, de cuirasses, de cuissarts et de boucliers; les rangs pressés, les généraux à leur tête, s'avançoient les uns contre les autres; les premiers, avec

¹ Homer. Iliad. lib. 9. v. 328.

de grands cris; les seconds, dans un silence plus effrayant: aussi-tôt les chefs devenus soldats, plus jaloux de donner de grands exemples que de sages conseils, se précipitoient dans le danger, et laissoient presque toujours au hasard le soin d'un succès qu'ils ne savoient ni préparer ni suivre; les troupes se heurtoient et se brisoient avec confusion, comme les flots que le vent pousse et repousse dans le détroit de l'Eubée. La nuit séparoit les combattans; la ville ou les retranchemens servoient d'asyle aux vaincus; la victoire coûtoit du sang, et ne produisoit rien.

Les jours suivans, la flamme du bûcher dévoroit ceux que la mort avoit moissonnés: on honoroit leur mémoire par des larmes et par des jeux funèbres. La trêve expiroit, et l'on en venoit encore aux mains.

Souvent au plus fort de la mêlée, un guerrier élevoit sa voix, et défioit au combat un guerrier du parti contraire. Les troupes, en silence, les voyoient tantôt se lancer des traits ou d'énormes quartiers de pierre; tantôt se joindre l'épée à la main, et presque toujours s'insulter mutuellement pour aigrir leur fureur. La haine du vainqueur survivoit à son triomphe: s'il ne pouvoit outrager le corps de son ennemi, et le priver de la sépulture, il tâchoit du moins de le dépouiller de ses armes. Mais, dans l'instant, les troupes s'avançoient de part et d'autre, soit pour lui ravir sa proie, soit pour la lui assurer; et l'action devenoit générale.

Elle le devenoit aussi, lorsqu'une des armées avoit trop à craindre pour les jours de son guerrier, ou lorsque lui-même cherchoit à les prolonger par la fuite. Les circonstances pouvoient justifier ce dernier parti : l'insulte et le mépris flétrissoient à jamais celui qui fuyoit sans combattre, parce qu'il faut, dans tous les temps, savoir affronter la mort, pour mériter de vivre. On réservoit l'indulgence pour celui qui ne se déroboit à la supériorité de son adversaire, qu'après l'avoir éprouvée : car la valeur de ces temps-là, consistant moins dans le courage d'esprit, que dans le sentiment de ses forces, ce n'étoit pas une honte de fuir, lorsqu'on ne cédoit qu'à la nécessité ; mais c'étoit une gloire d'atteindre l'ennemi dans sa retraite, et de joindre à la force qui préparoit la victoire, la légèreté qui servoit à la décider.

Les associations d'armes et de sentimens entre deux guerriers, ne furent jamais si communes que pendant la guerre de Troie. Achille et Patrocle, Ajax et Teucer, Diomède et Sthénélus, Idoménée et Mérion, tant d'autres héros dignes de suivre leurs traces, combattoient souvent l'un près de l'autre ; et se jetant dans la mêlée, ils partageoient entr'eux les périls et la gloire : d'autres fois, montés sur un même char, l'un guidoit les coursiers, tandis que l'autre écartoit la mort, et la renvoyoit à l'ennemi. La perte d'un guerrier exigeoit une prompte satisfaction de la part de

son compagnon d'armes ; le sang versé demandoit du sang.

Cette idée fortement imprimée dans les esprits, endurcissoit les Grecs et les Troyens contre les maux sans nombre qu'ils éprouvoient. Les premiers avoient été plus d'une fois sur le point de prendre la ville ; plus d'une fois les seconds avoient forcé le camp, malgré les palissades, les fossés, les murs qui le défendoient. On voyoit les armées se détruire, et les guerriers disparaître : Hector, Sarpedon, Ajax, Achille lui-même, avoient mordu la poussière. A l'aspect de ces revers, les Troyens soupiroient après le renvoi d'Hélène ; les Grecs, après leur patrie : mais les uns et les autres étoient bientôt retenus par la honte, et par la malheureuse facilité qu'ont les hommes de s'accoutumer à tout, excepté au repos et au bonheur.

Toute la terre avoit les yeux fixés sur les campagnes de Troie, sur ces lieux où la gloire appelloit à grands cris les princes qui n'avoient pas été du commencement de l'expédition. Impatiens de se signaler dans cette carrière ouverte aux nations, ils venoient successivement joindre leurs troupes à celles de leurs alliés, et périssoient quelquefois dans un premier combat.

Enfin, après dix ans de résistance et de travaux, après avoir perdu l'élite de sa jeunesse et de ses héros, la ville tomba sous les efforts des Grecs ; et sa chute fit un si grand bruit

dans la Grèce, qu'elle sert encore de principale époque aux annales des nations *. Ses murs, ses maisons, ses temples réduits en poudre; Priam, expirant au pied des autels; ses fils égorgés autour de lui; Hécube, son épouse; Cassandre, sa fille; Andromaque, veuve d'Hector; plusieurs autres princesses, chargées de fers, et traînées comme des esclaves, à travers le sang qui ruisseloit dans les rues, au milieu d'un peuple entier, dévoré par la flamme, ou détruit par le fer vengeur: tel fut le dénouement de cette fatale guerre. Les Grecs assouvirent leur fureur; mais ce plaisir cruel fut le terme de leur prospérité, et le commencement de leurs désastres.

Leur retour fut marqué par les plus sinistres revers ¹. Mnesthée, roi d'Athènes, finit ses jours dans l'île de Mélos ²; Ajax, roi des Locriens, périt avec sa flotte ³; Ulysse, plus malheureux, eut souvent à craindre le même sort, pendant les dix ans entiers qu'il erra sur les flots; d'autres, encore plus à plaindre, furent reçus dans leur famille, comme des étrangers revêtus de titres qu'une longue absence avoit fait oublier, qu'un retour imprévu rendoit odieux. Au lieu des transports, que devoit exciter leur présence, ils n'entendirent autour d'eux que les cris revoltans de l'ambition,

* L'an 1282. av. J. C. 128.

¹ Plat. de leg. lib. 3. t. ³ Homer. odys. lib. 4

2. p. 682.

v. 499.

² Euseb. chron. can. p.

de l'adultère et du plus sordide intérêt: trahis par leurs parens et leurs amis, la plupart allèrent, sous la conduite d'Idoménée, de Philoctète, de Diomède et de Teucer, en chercher de nouveaux en des pays inconnus.

La maison d'Argos se couvrit de forfaits, et déchira ses entrailles de ses propres mains; Agamemnon trouva son trône et son lit profanés par un indigne usurpateur; il mourut assassiné par Clytemnestre son épouse, qui, quelque temps après, fut massacrée par Oreste son fils.

Ces horreurs multipliées alors dans presque tous les cantons de la Grèce, retracées encore aujourd'hui sur le théâtre d'Athènes, devoient instruire les rois et les peuples, et leur faire redouter jusqu'à la victoire même. Celle des Grecs leur fut aussi funeste qu'aux Troyens: affoiblis par leurs efforts et par leurs succès, ils ne purent plus résister à leurs divisions, et s'accoutumèrent à cette funeste idée, que la guerre étoit aussi nécessaire aux états, que la paix. Dans l'espace de quelques générations, on vit tomber et s'éteindre la plupart des maisons souveraines, qui avoient détruit celle de Priam; et quatre-vingts ans après la ruine de Troie ¹, une partie du Péloponèse passa entre les mains des Héraclides, ou descendants d'Hercule.

¹ Thucyd. lib. 1. c. 12.

RETOUR DES HÉRACLIDES.

La révolution produite par le retour de ces princes fut éclatante, et fondée sur les plus précieux prétextes *. Parmi les familles qui, dans les plus anciens temps, possédèrent l'empire d'Argos et de Mycènes, les plus distinguées furent celle de Danaüs et celle de Pélops. Du premier de ces princes, étoient issus Proetus, Acrisius, Persée, Hercule; du second, Atrée, Agamemnon, Oreste et ses fils.

Hercule, asservi, tant qu'il vécut, aux volontés d'Eurysthée, que des circonstances particulières avoient revêtu du pouvoir suprême, ne put faire valoir ses droits, mais il les transmit à ses fils, qui furent ensuite bannis du Péloponèse. Ils tentèrent plus d'une fois d'y rentrer¹; leurs efforts étoient toujours réprimés par la maison de Pélops, qui, après la mort d'Eurysthée, avoit usurpé la couronne: leurs titres furent des crimes, tant qu'elle put leur opposer la force; dès qu'elle cessa d'être si redoutable, on vit se réveiller en faveur des Héraclides, l'attachement des peuples pour leurs anciens maîtres, et la jalousie des puissances voisines contre la maison de Pélops. Celle d'Hercule avoit alors à sa tête trois frères, Témène, Cresphonte et Aristhodème, qui, s'étant associés avec les Doriens², entrèrent avec eux

* En 1202. avant J. C. Diod. Sic. lib. 4. p. 261.

¹ Herod. lib. 9. cap. 26. ² Strab. lib. 9. p. 393.

dans le Péloponèse, où la plupart des villes furent obligées de les reconnoître pour leurs souverains¹.

Les descendans d'Agamemnon, forcés dans Argos, et ceux de Nestor, dans la Messénie, se réfugièrent, les premiers en Thrace, les seconds en Attique. Argos échut en partage à Témène, et la Messénie à Cresphonte. Eurysthène et Proclès, fils d'Aristhodème, mort au commencement de l'expédition, régnerent à Lacédémone².

Peu de temps après, les vainqueurs attaquèrent Codrus, roi d'Athènes, qui avoit donné un asyle à leurs ennemis. Ce prince ayant appris que l'oracle promettoit la victoire à celle des deux armées qui perdrait son général dans la bataille, s'exposa volontairement à la mort; et ce sacrifice enflamma tellement ses troupes, qu'elles mirent les Héraclides en fuite³.

C'est là que finissent les siècles nommés héroïques, et qu'il faut se placer, pour en saisir l'esprit, et pour entrer dans des détails que le cours rapide des événemens permettoit à peine d'indiquer.

¹ Pausan. lib. 2. c. 13. Id. lib. 3. cap. 1. p. 205. p. 140. Vell. Patenc. lib. 1. c. 2.

² Isoer. in Archid. t. 2.

³ Meurs. de reg. Athen. p. 18. Tacit. ann. 1. 4. c. 43.

Pausan. lib. 2. c. 18. p. 151.

lib. 3. c. 11.